

La vallée de Gouédic

Louis Guilloux

« J'avais l'habitude de me promener dans la vallée de Toupin, encore à moitié sauvage dans sa partie au-delà du pont qui la traverse. Elle n'allait plus le rester longtemps. On occupait les prisonniers allemands à défricher l'un de ses flancs. Les prisonniers allemands ouvraient à travers les broussailles de jolis chemins qui seraient bordés de buis, comme il en existait déjà dans la première partie de la vallée. J'entendais le raclement de leurs pelles. On aurait dit des jardiniers préparant des routes pour les promenades des amoureux et celles des familles le dimanche. Tout au fond de la vallée existait encore la petite bâtisse qui servait de stand à la société de tir dont mon père avait fait partie, et à deux cents mètres, le mur, sur lequel on installait les cibles. Ce n'était partout que broussailles, sentiers étroits, rocailleux, grottes, cachettes, arceaux feuillus ; le ruisseau bordé de peupliers ne produisait qu'un léger murmure. C'était partout un enchantement de solitude et de silence. On n'y entendait jamais que le remuement des insectes, le frémissement de la brise dans les feuillages, le pépiement des oiseaux, parfois, le tintement d'une clochette attachée au cou de quelque bête. C'était ma vallée, j'en connaissais chaque repli, j'y avais mes habitudes, mes lieux favoris. Je ne me lassais pas de la parcourir, d'admirer les courbes de ses pentes. J'allais m'étendre dans l'herbe et je restais là des heures à regarder le ciel. Ici et là brouaient des vaches, paissaient des moutons que ne gardait pas même un chien. »

Extrait p. 214, *Vingt ans ma belle âge*, Nouvelles, Gallimard, Paris, 1999
© Louis Guilloux, droits réservés